

N° 65 **Ceux qui s'aiment ne meurent jamais et se
retrouvent toujours.**

Elle avait eu maintes fois l'occasion d'être appelée pour des soins urgents au 32, avenue du manoir, 5^{ème} étage, porte gauche.

Mais, ce matin-là, fatiguée par une nuit d'insomnie, elle s'arrêta au 4^{ème} étage et frappa porte gauche.

A peine s'était-elle aperçu de son erreur, qu'une voix résonna dans la pièce du fond :
« Enfin ! Je vous attendais ».

Surprise, Marie, infirmière, s'avança. Elle distingua devant elle un monsieur d'un certain âge, courbé sur une canne, engoncé dans une robe de chambre vieillotte, d'un velours bordeaux triste. Il avait l'air de s'être échappé d'un tableau du Siècle des Lumières, peint par Madame Elisabeth Vigée Le Brun. Comme une ombre fragile, toute en nuances délicates, il venait vers elle, en souriant, à petits pas mesurés et prudents.

Plus il avançait, plus Marie était intriguée. Curieusement, elle n'avait pas peur de lui. Cette rencontre imprévue la déroutait mais elle sentait qu'il se passait également, entre elle et lui quelque chose d'impalpable, de vaguement familier. Elle eut comme l'impression fugitive qu'ils s'étaient déjà rencontrés, ce qui la rassura.

- Comment cela, vous m'attendiez ? l'interrogea-t-elle. Comment saviez-vous que j'allais venir ?

- Parce que vous êtes la personne qui va m'aider à mourir.

- Certainement pas, répliqua Marie avec un haut le corps. Je suis infirmière, je soigne les gens, je ne les tue pas.

- Je ne vous parle pas de tuer, d'assassiner, de faire passer de vie à trépas, répliqua le vieux monsieur, sur un ton sentencieux. J'ai parlé de m'aider à mourir.

- C'est la même chose.

- Non, pas du tout ! Je vous explique. Mourir, pour moi, c'est un choix, un passage, un pas vers une autre vie, une libération en quelque sorte. Vous êtes celle qui va m'aider à mourir, d'autant que dans une vie antérieure, vous étiez mon épouse et que c'est moi qui vous ai aidé à mourir. Aujourd'hui, ce n'est qu'un juste retour des choses.

- Vous êtes complètement fou ! Je m'en vais. Je n'ai pas l'intention d'entendre plus longtemps de telles sornettes.

- Asseyez-vous, Marie, s'il vous plait, et écoutez-moi.

Etonnée qu'il connaisse son prénom, vaincue, Marie s'assit sur une chaise en velours fané, rayé de bleu et de beige que le vieil homme lui présentait. Il prit la même et s'assit face à elle. Il la contempla en silence, en souriant, la détaillant sans que Marie ne sente la moindre gêne.

Après un temps d'observation, il se présenta :

- Vicomte Georges du Plessis du Manoir d'Hardricourt, pour vous servir.
- Enchantée, répondit Marie, par habitude et sans réfléchir.
- Je suis né en 1930, ajouta le vieil homme, dans cette vie-ci. A l'époque vous n'étiez pas née, votre mère non plus. J'ai cependant des souvenirs d'une vie antérieure dans laquelle vous étiez mon épouse, vers 1825, il me semble. Vous vous appeliez déjà Marie. Votre nom de famille était de Rochebrune si je me souviens bien, mais à l'époque on se souciait peu du nom d'une femme, à part pour sa dot afin de savoir si la famille dont elle venait vivait ou non dans une certaine aisance. De toute manière, la femme entraînait ensuite dans la famille de son mari, le nom ne servait plus à grand-chose.
- Je ne crois pas à la réincarnation, le coupa Marie. Je n'ai aucun souvenir d'une quelconque vie antérieure et je ne me souviens pas que nous ayons été unis autrefois par les liens du mariage en aucune façon.

Marie était plus que sceptique aux propos que venait de formuler le Vicomte du Plessis du Manoir d'Hardricourt. Elle ne le croyait pas du tout, mais il l'intriguait. Il ne représentait pas un danger pour elle, n'était aucunement agressif. Dérangé, certes, mais pas fou. Alors, Marie se dit qu'il était aussi bon de le laisser parler que de se précipiter au cinquième gauche où l'attendait Madame Levasseur.

Celle-ci pouvait bien attendre un peu, d'autant plus qu'elle n'était pas très aimable. Affligée d'un physique peu avantageux et d'une nature pessimiste, elle passait son temps à récriminer après tout : le temps qu'il fait, le temps qui passe, les gens qui passent sans s'intéresser à elle, ceux qui ne viennent plus la voir, ceux qui devraient venir, sans se douter que si certains ne venaient plus, son méchant caractère y était sans doute pour beaucoup.

A chaque fois que Marie devait se rendre chez elle pour lui faire ses piques quotidiennes, elle supportait mal les récriminations de Madame Levasseur et avait hâte de partir. Heureusement, son rendez-vous suivant était avec Madame Martichon qui elle, était un amour. Très malade, celle-ci ne se plaignait jamais et avait toujours un café, un gâteau fait maison ou un petit mot gentil pour l'infirmière qui se déplaçait jusqu'à elle. Marie songeait souvent que si tous ses patients avaient été aussi attentionnés et reconnaissants à son égard, le métier aurait été très agréable. Elle faisait contre mauvaise fortune bon cœur en se disant que

supporter les récriminations de Madame Levasseur lui faisait encore plus apprécier la gentillesse naturelle de Germaine Martichon.

Pour l'instant, Marie écoutait l'histoire incroyable que le monsieur du quatrième gauche lui racontait. Il était souriant et aimable. Elle s'amusait à l'entendre expliquer sa vie d'autrefois en sa compagnie. C'était parfaitement loufoque, totalement impossible, mais Marie avait envie de rêver un peu et aucune urgence ne l'obligeait à se précipiter chez Madame Levasseur, à l'étage au-dessus.

Le vieil homme commença son récit. Il expliqua à Marie qu'autrefois, dans une vie antérieure, ils s'étaient bien connus. Destinés l'un à l'autre par leurs familles respectives, ils avaient eu de la chance dans leur union, car bien que celle-ci fut programmée, ils s'aperçurent rapidement, qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre une inclination naturelle.

- Et nous avons eu des enfants ? interrogea Marie.
- Non pas. A notre grand regret, répondit Georges du Plessis du Manoir d'Hardricourt.
- Pourquoi ?
- Parce que, ma chère, vous avez perdu le bébé que nous attendions au bout de quelques mois. A la suite de cela, vous avez contracté la fièvre puerpérale. Je ne vous explique pas ce que c'est, vous le savez. Vous êtes aujourd'hui infirmière, comme à l'époque vous manifestiez des talents de guérisseuse.
- Oui, je sais, répondit Marie. C'est une maladie infectieuse qui touche les mères qui viennent d'accoucher ou les femmes qui subissent une fausse couche. Si elle n'est pas traitée, elle évolue vers une septicémie, le plus souvent mortelle.
- Qui provoque des douleurs importantes et fréquentes, ajouta Georges du Plessis du Manoir d'Hardricourt
- Exact.
- Et lorsque l'on souffre, parfois on peut désirer mourir si la douleur est trop intense.
- C'est vrai, répondit Marie.
- Pour vous soulager, reprit Georges du Plessis du Manoir d'Hardricourt, je vous ai tout d'abord administré du laudanum, pendant deux mois, le temps que vous gardiez la chambre. J'étais fou amoureux de vous comme il n'est pas permis. Je souhaitais tant vous voir guérir.
- Et ça n'a pas été le cas ?

- Malheureusement non. Le laudanum fait partie de la famille des opiacées. C'est une drogue, dérivée de l'opium. Devant vos douleurs, j'ai dû vous en administrer de plus en plus. Jusqu'au jour où vous m'avez supplié de vous aider à mourir.

- Et vous l'avez fait ?

- J'ai respecté votre désir. J'étais persuadé que ceux qui s'aiment se retrouvent toujours.

- Vous avez confié votre amour au hasard ?

- Vous aussi, vous y avez cru. Avant de nous quitter nous nous sommes mutuellement tracés un petit cœur, sur le sein gauche, avec un stylet. Je porte toujours sur moi une fine cicatrice, comme un souvenir de notre attachement réciproque.

- Et ensuite ?

- Vous étiez si faible que je vous ai administré une dernière dose. Elle vous fut fatale. Vous vous êtes endormie en souriant. Je vous tenais la main, attendant de vous retrouver, ailleurs, je ne savais quant.

- C'est incroyable votre histoire !

Marie se tut et regarda Georges du Plessis du Manoir d'Hardricourt. Il ne mentait pas. Elle le savait désormais. Elle portait sur le sein gauche une petite tache de naissance, en forme de cœur, dont jamais personne, dans sa famille, n'avait pu lui indiquer de qui elle pouvait venir. Elle avait questionné tout le monde. De l'arrière-grand-mère à la petite cousine, personne n'avait la même.

Désormais, elle en connaissait l'origine. C'était une preuve d'amour. La preuve que ceux qui s'aiment ne se quittent jamais, qu'ils se retrouvent, ailleurs.

- Alors, maintenant, c'est votre tour. A vous de m'aider, supplia Georges du Plessis du Manoir d'Hardricourt.

- Je ne peux pas, dit Marie, je suis infirmière.

- Malgré tout l'amour que je vous ai porté autrefois ?

- Ne m'en veuillez pas, c'est impossible pour moi de faire ce geste.

- Alors, allez rejoindre votre patiente du cinquième étage et revenez me voir de temps en temps. Je serai toujours heureux de vous retrouver. Ceux qui s'aiment ne meurent jamais vraiment et se retrouvent toujours.

- C'est vrai, répondit Marie, au revoir et à très vite. Je vous promets de revenir.

Madame Levasseur réprimanda Marie pour son retard, mais celle-ci souriait sans l'écouter. Georges du Plessis du Manoir d'Hardricourt avait ensoleillé sa journée avec une belle histoire. Tout le reste importait peu.

En redescendant l'escalier, Marie fut tenté de s'arrêter au quatrième étage, puis renonça, elle repasserait demain.

Lorsqu'elle frappa longuement, le lendemain, au quatrième étage, porte gauche, personne n'ouvrit. Alertée par le bruit, la voisine sortit sur le palier.

- Puis-je vous aider ?
- Je cherche Georges du Plessis du Manoir d'Hardricourt, le monsieur qui habite ici.

- L'appartement est vide. Depuis près d'un siècle. Il me semble que la famille d'Hardricourt le conserve uniquement pour y déposer des anciens meubles, des vieilles choses dont elle ne se sert plus. J'y suis entrée une fois, il y a bien longtemps, il n'abrite plus que de la poussière.

Marie fut à peine étonnée. Le récit d'hier était incroyable. La révélation d'aujourd'hui surprenante. Tout ne s'expliquait pas toujours.

Elle redescendit l'escalier, songeant à cette petite tâche sur son sein gauche, en forme de cœur. Au deuxième étage, elle s'écarta sur le palier pour laisser passer un jeune homme qui montait. Ils échangèrent quelques mots. Il emménageait dans l'immeuble, au cinquième gauche. Demain, les déménageurs viendraient vider les souvenirs du passé. Il s'installerait dans l'appartement dès la semaine prochaine.

- Puisque nous allons être amenés à nous revoir, permettez-moi de me présenter, Georges du Plessis du Manoir d'Hardricourt.

- Marie Rochebrune.

Marie descendit les deux derniers étages en souriant. Sur son sein gauche, la petite tâche frémissait d'un souffle nouveau. Son cœur battait, accompagnant ses pensées.

Serait-il possible que ceux qui s'aiment ne meurent jamais et se retrouvent toujours ?